

Pierre Gérard, acrobate de la réalité quotidienne

par Julie Bawin

Après les ready-made de Duchamp, les boîtes de soupes *Campbell's* de Warhol, les vitrines de Martial Raysse et les installations de Guillaume Bijl, reste-t-il encore quelque nouveauté à rechercher du côté de l'inclusion de l'objet banal dans le champ de la pratique artistique ? Pierre Gérard, trente-neuf ans, le pense. Depuis plus d'une décennie en effet, l'artiste liégeois s'ingénie à perturber l'ordre tranquille de l'imagerie quotidienne en s'appropriant des éléments isolés de la réalité pour les transposer dans un univers décalé où les images dérivées des objets tirent de leur fragilité apparente l'essentiel de leur éloquence.

Partant d'images trouvées au hasard des magazines et d'objets prélevés dans le réel, Pierre Gérard s'est d'abord fait remarquer pour ses huiles de petit format conçues comme un espace d'appropriation de la banalité quotidienne. À ces tableautins – dont l'univers plastique n'est pas sans rappeler celui d'un Maurice Pirenne ou d'un Luc Tuymans – se sont ensuite ajoutés des toiles de plus grande taille, des sculptures, des vidéos, des photographies, des pièces sonores, des objets sous vitrine, du mobilier. Plus que la variété des modes d'expression mis en œuvre, c'est le développement logique dont son travail est l'objet qui est remarquable. Car si elle annonce un renouvellement constant des méthodes, des supports et des motifs, son entreprise a ceci de stable que toujours elle recherche le décalage du regard. En quête d'un basculement de sens, l'artiste cherche à perturber la vision réflexive du spectateur à travers le jeu des apparences et de l'analogie afin de rendre « ce qui méconnaissable encore plus méconnaissable tout en reconnaissant l'objet » (1).

Au risque de déplaire, Pierre Gérard cultive l'inconfort, l'étrangeté et l'équivoque tout autant que le secret et l'hermétisme. Il ne joue ni la facilité, ni la séduction. D'un plasticien qui répond aux questions « je n'aime pas parler de mon travail, ni dévoiler mes sources et expliquer ma démarche » (2), on pourrait croire qu'il se dérobe ou qu'il cherche, tout simplement, à brouiller les pistes. Pourtant, à regarder de près ses peintures et, plus récemment, ses petites constructions, on se rend compte qu'il ne dissimule rien du désordre des inspirations et des sources à partir desquelles il travaille. Sans craindre d'aller parfois jusqu'au pastiche – références et révérences dans ses peintures aux monochromes de Klein, aux compositions géométriques des suprématistes, aux natures mortes de Van Gogh –, Gérard développe une stratégie de représentation qui repose sur le détournement d'« images volées ». Apparaissant comme autant de mises en perspective d'un héritage artistique pleinement assumé, ces « détournements de détournement » – comme il se plaît à les nommer – participent avant tout d'une attitude attentive et propre à la métamorphose des

choses. Les éléments qu'il s'approprié ne sont pas simplement détournés ou recyclés, selon cette pratique bien connue du XX^e siècle. Ils sont travaillés de l'intérieur, décortiqués, autopsiés pour être ensuite recomposés et inventés. Portées hors de leur contexte initial, les pièces qu'il transcrit sur le papier (des chaises, des verres, des cuillères, une éponge, un pot de yaourt) ou qu'il fabrique lui-même à partir d'objets usuels (vases, assiettes, valises, vêtements, pansements, pièces de mobilier) acquièrent un autre statut, vecteur d'une nouvelle poétique. Avec une bonne dose d'ironie, l'artiste explore les frontières indicibles qui existent entre un objet, sa fonction et son image. En découlent des assemblages hybrides, des expérimentations polysémiques, des juxtapositions incongrues qui tiennent, à bien des égards, du rhizome deleuzien.

À l'importance accordée au geste appropriatif et au souci de créer des objets qui n'existent pas s'ajoute aussi, chez Pierre Gérard, une volonté de bousculer notre propre perception des choses par le culte du hasard et de l'imperfection. A l'instar de John Cage qui exploite le défaut pour créer de nouveaux sons, de Marcel Duchamp avec son expérience de « hasard en conserve » ou de Warhol et ses imperfections calculées, l'artiste liégeois crée des œuvres où l'imprévu constitue un instrument d'action. Ceci est surtout vrai pour ses films vidéo, lesquels sont réalisés dans la soudaine spontanéité de l'accident, selon des principes d'enregistrement et de montage parfaitement rudimentaires. Dans la lignée duchampienne mais à l'enseigne d'une mise en scène personnelle, Pierre Gérard réalise ainsi une œuvre qui, jusque dans les défauts qu'elle cultive, se joue de nos propres certitudes en nous proposant, inlassablement, une vision différée et décalée de la réalité quotidienne.

- (1) BOQUETIN, J.-M., *Le regard du regard*, dans *Cependant*, n° 2, 2002, p. 3.
- (2) Entretien avec l'artiste, 23 août 2005.

Sous le titre « Rien avoir », les créations récentes de Pierre Gérard (objets, photographies et vidéo) sont exposées du 15 novembre au 15 décembre 2005 à la Galerie Porte 11 à Bruxelles.

Galerie Porte 11

11, Place du 4 août, 1040 Bruxelles

T +32 (0) 495 25 49 35

E-mail : info@porte11.be - Site : www.porte11.be

Les ve., sa. et di. De 14h00 à 18h00.

Pierre Gérard

« Conclusion »

Technique mixte (aquarium, pincés et cartons)

2005